ANNE VERNON

HIER, A LA MÊME HEURE



ACROPOLE

HIER,
A LA MÊME HEURE

8° Ln 27
95792

605569 92-

ANNE VERNON 14J372

HIER, A LA MÊME HEURE



216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

8

DL-21061988-16057

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Acropole,
216, Bd Saint-Germain, 75007 Paris.
Et pour le Canada à
Edipresse (1983) Inc., 5198, rue Saint-Hubert,
Montréal, Québec H2J 2Y3, Canada.

ISBN 2.7357.0089.9

Copyright © Acropole 1988



Pour Phoebus et Vénus, mes muses

1

EDITH VIGNAUD

L'immeuble ouvrier dans lequel nous occupions un trois-pièces, au quatrième avec balcon, appartenait à mes grands-parents paternels qui logeaient dans un sombre rez-de-chaussée sur cour. Dans le Saint-Denis de cette époque, les martinets n'avaient pas encore été chassés du ciel par les fumées des usines, et les chèvres disputaient l'asphalte aux tramways. A la naissance de ma sœur aînée, dans la passion de la fin de la guerre de 1914-1918, ma mère travaillait chez elle comme couturière « à façon », et afin de décharger cette jeune femme de vingt ans des soins maternels, ma grand-mère se chargea de l'éducation du bébé. Aussi, quand je vins au monde, ma mère décida-t-elle que, quoi qu'il arrive, cette enfant-là, on ne la lui prendrait pas ! Ma sœur continua donc d'être régulièrement descendue au rez-de-chaussée, tandis que, dans la plus grande luminosité du quatrième étage, je traînais dans les bouts de satin, les patrons et les jupes de notre mère. Ma sœur en souffrit sans doute. Les enfants se sentent vite rejetés, connaissent de grands soucis et cultivent de cuisantes rancunes.

Nous avions deux grands-pères : un « grand-père gentil » et un « grand-père méchant ». Le premier, veuf, père de ma mère, était tourneur de son état. Homme serein, au beau visage calme et régulier, il venait dîner tous les soirs à la maison, l'haleine parfumée au muscadet, les bras chargés de

cadeaux, et les poches bourrées de surprises gagnées aux loteries des boulevards où il s'attardait en rentrant de l'usine : paquets de sucre, bouteilles de mousseux, pingouins en peluche. L'âme de ce grand-père était enfantine et douce. Oh que je l'aimais ! De temps en temps, tel un conspirateur, il nous prenait à l'écart ma sœur et moi, et tirait de sa poche de lourdes pièces d'argent. « Pour vos tirelires », disait-il gravement.

L'autre grand-père, celui qui vivait dans ce rez-de-chaussée dont on économisait la lumière, avait toujours l'air acculé contre un mur et prêt à la riposte. Ancien contremaître, grand, osseux, immobile dans un fauteuil où l'asthme le tenait cloué, une jambe croisée sur l'autre qu'il agitait nerveusement, il couvait une exaspération chronique qui ne demandait qu'à éclater.

La mère de mon père avait épousé mon « grand-père méchant » par amour. Il avait été très beau, très viril, sa violence ayant peut-être accentué sa séduction... Le mariage avait eu lieu contre l'assentiment de l'arrière-grand-mère, femme violente elle aussi, rêvant pour sa fille qui avait de l'éducation et était institutrice d'un gendre plus « reluisant ». A plusieurs reprises, cette impotente s'était fait conduire en fiacre à la sortie de l'usine pour insulter son gendre et lui était même tombé dessus à coups de canne devant les ouvriers hilares, aimait à rappeler mon père. Le mari de cette arrière-grand-mère était au contraire un homme tranquille. Fonctionnaire et philosophe, il aimait à dessiner au soleil sur le pas de sa porte. Un jour, une femme précédée d'une voiture à bras s'arrêta devant lui ; elle cherchait le rempailleur de chaises. « Faites voir, dit l'arrière-grand-père, vous en avez combien ? » Elle en avait huit et aurait aimé savoir combien de temps cela allait prendre. « Diable, dit-il, pas avant deux mois ! » A la date fixée, toutes les chaises étaient prêtes et soigneusement empilées. « Non, non, vous ne me devez rien, dit le vieux monsieur, je les ai réparées comme ça, parce que ça avait l'air de vous faire plaisir... »

Leur fille, l'institutrice, avait de la beauté, de l'allure, mais peu de féminité. Faire ce métier en ce temps-là, à Saint-Denis, impliquait courage et dévouement, et ma grand-mère avait la vocation : celle de prendre sur elle le malheur d'autrui. Laver les pieds des enfants, aller chercher des bons de galoches à la mairie (tout de suite vendues par les parents), grimper dans les taudis pour les désinfecter, soigner les ivrognes, distribuer les médicaments ; foncièrement bonne et non moralisatrice, c'est son exemple même qui inspirait l'émulation. Ses occupations incessantes lui firent faire une fausse couche, et mon pauvre père, né avant terme, pesait à peine deux livres... Il survécut grâce à la chaleur d'une couveuse, puis à l'ouate d'une boîte à chaussures. Il était si petit qu'on faillit le perdre dans sa pelisse, heureusement fermée par le bas, le jour de son baptême. Plus tard, il but chaque jour du sang des abattoirs, fut placé à la campagne, ce qui le sauva, et devint l'un des plus fringants aviateurs de la guerre 14-18.

Mon certificat d'études fit de moi une « grande ». Mon destin s'en trouva bouleversé et je dus faire face aux difficultés qu'impliquait ce « changement de statut social » : discipline matinale, promiscuité du train, course effrénée vers un lycée de la capitale. La gare était loin. Mon cartable me cognait aux jambes. Dans la crainte perpétuelle de manquer mon train, je ne faisais que me hâter. Au bout de notre rue, avant d'arriver au canal, se tenait une maison basse entièrement carrelée de blanc où brillait jour et nuit une lanterne rouge. Les volets en étaient toujours clos. En longeant cette étrange bâtisse, je pressais le pas, de peur que des adultes ne m'y attirent pour y perpétrer je ne sais quelles horreurs. Mes parents m'avaient aussi mise en garde contre les étrangers trop souriants qui, en échange de cadeaux, vous attirent. Pour où ? Vers quoi ? Mon imagination refusait encore de donner une réponse à ces questions. Les alentours des gares sont un drôle de musée de l'Homme. Dans la cohue des attentes interminables, toujours en surveillant les ai-

guilles de la grosse horloge, j'interrogeais les silhouettes et les visages. Quel soulagement à l'idée de ne plus voir cette statue de la République dionysienne, régulièrement badigeonnée au minium, symbole sanglant et sacrilège qui m'effrayait tant sur le chemin de l'école ! Adieu, la communale, dont les couloirs sales résonnant du fracas des galoches hantent encore mes rêves, où des maîtresses dégoûtées soulevaient nos cheveux du bout d'une règle pour voir si nous avions des poux, où ma grand-mère l'institutrice demandait à une petite camarade très digne : « Qu'est-ce qu'il fait ton papa ? », laquelle répondait : « Y boit ! — Et ta maman ? — Ai boit ! »

Pour éviter l'encombrement de l'arrivée à Paris, il était impératif de se glisser dans la voiture de tête déjà bondée. Et le train était continuellement en retard en hiver. Quelle injustice ! Toute cette hâte pour devoir finalement patienter dans le vent glacial ! Enfin, tassée dans un wagon aux fenêtres soigneusement closes, le nez à hauteur des odeurs stagnantes, j'oscillais, soutenue de tous côtés par le mol entourage, attentive à ne respirer de cet air fétide que l'indispensable.

Quand le train accusait beaucoup de retard le matin, la foule se disputait des attestations qu'il me fallait présenter en faisant une entrée timide. De toute façon, les excuses n'étaient pas agréées par les professeurs, lesquels, sans interrompre leurs cours, me désignaient la périphérie de la classe, où mon appartenance au V de l'ordre alphabétique m'avait déjà reléguée. S'être levée si tôt, avant les autres élèves, pour arriver après elles et essuyer pareil mépris ! Mais j'étais enfin « rendue », et la place était bonne : je pouvais y digérer en paix (ma mère, qui respectait l'enseignement secondaire et le soupçonnait d'être très dur, me gavait pour me soutenir de soupes si épaisses que la cuiller y tenait debout), ouvrir un roman, laisser errer mon crayon au hasard des caricatures. *Un homme se penche sur son passé*, le titre d'un de mes livres préférés était source de rêverie. La répétition de cette litanie pouvait me bercer jusqu'à l'anesthésie. Le cours alors se déroulait sur une autre planète. Car si le lycée ne m'apportait

rien, à onze ans j'avais découvert une drogue capable de suggérer mille situations cent fois plus exaltantes que la vie quotidienne. Ah ! *Guerre et paix!* Ah ! *Les frères Karamazov*! Péripéties, coups de théâtre! Personnages multiples n'abandonnant certaines aventures que pour se replonger dans de nouvelles encore plus fascinantes. La Bibliothèque rose, *La semaine de Suzette* offerts par mes parents me paraissaient alors bien fades! Heureusement, on m'offrait aussi Bicot dont je contemplais longuement la silhouette, prenant la route, son baluchon sur l'épaule, par une nuit de clair de lune. Je dénichais mes trésors en fouillant les boîtes des bouquinistes aux alentours de la gare du Nord. D'un geste qui n'a jamais changé depuis, j'écartelais le livre en son milieu pour vérifier, le nez dans les pages, si quelque chose, là, m'accrochait. Souvent c'était une vraie trouvaille et, avec la fièvre que l'on peut éprouver en tombant par hasard sur un champignon superbe enfoui sous les feuilles mortes, j'emportais le livre serré contre mon cœur pour le commencer dans le train de banlieue qui me ramenait à la maison. Tard dans la nuit, j'allais m'user les yeux, avant de cacher sous mon sommier l'objet de cette passion qui devait demeurer secrète parce qu'interdite. Dostoïevski, Maeterlinck, Tolstoï, mais aussi Loti, Farrère, Benoit, Dorgelès... Quels coqs-à-l'âne pour ma sensibilité ! Les actions à multiples rebondissements, les tracas communiqués par ces personnages (je faisais miennes les affres de Raskolnikov: un athée a-t-il le droit d'assassiner?). Toutes ces tensions me terrassaient au matin et l'on devait me tirer du lit à l'aide d'un gant imbibé d'eau froide, appliqué vigoureusement sur le visage. Il va sans dire que c'est l'argent du déjeuner, soigneusement compté par ma mère chaque jour, qui se transformait en nourriture intellectuelle. Souvent, j'arrivais dans une gare encore vide et la salle d'attente des premières aux sièges de moleskine m'offrait un refuge silencieux comme une sacristie. L'ambiance était si propice à l'évasion littéraire qu'il m'arrivait de laisser s'envoler un ou deux trains pour ne pas casser l'enchantement.

Grâce au ciel, j'étais née dans un nid d'amour habité par deux êtres beaux et joyeux. Georges, mon père, était doué d'une verve comique irrésistible qui faisait se tordre des tablées de convives. Couchée de l'autre côté de la porte, dans un petit lit pliant, sachant qu'ils se régalaient tous (Raymonde, ma mère, avait des traditions culinaires raffinées), je m'assoupissais en sécurité, bercée par la rumeur de cette gaieté humaine.

Un soir, je devais avoir huit ou neuf ans, dans la lueur qui filtrait sous la porte, Dieu m'envoya un signe. Un pétale de rose tombé d'un bouquet dansait, virevoltait, faisait des pointes devant mes yeux écarquillés. Les miracles existaient donc ! N'en déplaise aux maîtresses de la communale ! J'avais bien raison de croire en Dieu, en Jésus son fils unique et d'aller au catéchisme. Hélas ! le lendemain matin, j'étais inconsolable en décollant du plancher mon petit poisson rouge, sauté hors de son bocal.

Mes parents, « enfants de la classe ouvrière », avaient un principe : les « mômes quat'gilets » (les enfants trop couvés) ne sont pas reconnaissants, disaient-ils. Alors tout pour la santé, mais pas de joujoux superflus, d'effusions intempestives, d'argent de poche ! « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » était le premier précepte de leur philosophie, et donc de la nôtre. Dès l'âge de huit ans, ma sœur et moi vendions le long des routes des bouquets de coucous, de narcisses ou des pommes que nous avions chapardées ; et pendant les vacances à la mer, chaque été, les pensions de famille retenaient nos crevettes. Quelle fierté pour les petits de faire payer aux adultes la joie de leur débrouillardises ! J'avais une spécialité : les bouteilles remplies d'eau de mer avec un paysage à l'intérieur. Je me séparais à regret de mes flacons. Un après-midi, j'ai soutenu, sincère, à une grosse dame luisante en satin noir que « cet aquarium, elle pourrait le garder des jours et des jours »... Le lendemain, elle me cherchait partout, car le petit poisson était mort et l'eau troublée ! « Gros sac à charbon ! » lui ai-je crié juste avant qu'elle ne m'attrape.

Nous organisions aussi des spectacles sur la plage avec nos cousins. Ma sœur et moi avions monté un cirque où nous nous produisions. Chansons, acrobaties, imitations : nous devions avoir un certain talent puisque nous intéressions un cercle d'une vingtaine de fidèles ! Mon petit cousin Léonard était un esprit original qui offrait des chaussettes à son père pour l'anniversaire de sa mère. « Elle fait des économies comme ça, tu comprends », m'expliquait-il gravement. A dix ans, Léo était soucieux, accablé par le poids d'un secret de famille — que je connaissais déjà. Ne m'avait-on pas avertie que sa mère picolait, et que son père avait six doigts de pied ? Mort de honte, il finit par m'avouer que son père portait une perruque. Chaque samedi soir, ce dernier, pète-sec, contempteur de la « voyoucratie », arborant une moustache à la Charlot, nous menait au cinématographe en se chargeant de protéger notre pudeur. Quand les scènes d'amour précédant l'étreinte finale devenaient trop explicites : « Les gosses, retournez-vous ! » articulait sa voix de stentor. Mais les couples d'amoureux de la rangée du fond nous en apprenaient bien plus sur les réalités de la bagatelle.

Heureux temps d'avant la guerre, griserie du Front populaire et des congés payés. Adultes et enfants étaient animés d'une bonne humeur naïve et chantaient avec Ray Ventura et ses Collégiens *Tout va très bien, madame la Marquise*.

L'année de mes quatorze ans, mon père ayant « sorti sa famille de sa condition », nous abandonnâmes Saint-Denis et déménageâmes à Enghien-les-Bains. Cet autodidacte avait, à force de travail, gravi les échelons de la hiérarchie et occupait désormais un poste de cadre supérieur. Nous ne faisions plus partie de la « classe ouvrière », et dans le nouvel appartement moderne, le « petit endroit » ne se trouvait plus en contrebas du palier, mais dans une belle grande salle de bains. Cela rendait mon père radieux et fier. Il attrapait ma mère en souriant. « Ah, Mimi ! » s'exclamait-il en la serrant fort sur son cœur.

La petite ville d'Enghien fut pour nous un paradis. Tout

était propre, ensoleillé: le lac avec son couple de cygnes et son club nautique, les maisons posées dans leurs jardins soignés, le casino devant lequel s'arrêtaient de longues voitures, l'établissement thermal tout neuf, le Pavillon du Lac où il était agréable de prendre le thé, les concours d'élégance, les films que l'on venait tourner dans le Jardin des Roses où jouait un orchestre de plein air. Une oasis inimaginable au cœur de cette banlieue travaillée par les braillards les plus extrémistes: Croix de Feu et Front populaire. Ma mère, elle, négociait des meubles chez les brocanteurs sans jamais se tromper, en allant toujours droit à la qualité. Sa culture avait commencé avec la lecture des livres que ma sœur et moi ramenions à la maison et qu'elle menaçait jadis de détruire. « Qu'est-ce que c'est que ça encore: *Résurrection*? — Ça raconte l'histoire d'une prostituée qui s'est rachetée par l'amour et le travail. — Quoi! qu'est-ce que tu dis! » Boum! Elle m'arrachait le bouquin des mains pour le précipiter dans la chaudière de la cuisine. Puis elle commença de lire par curiosité, se tourna ensuite du côté des classiques et finit par les collectionner dans l'édition de la Pléiade.

Ma sœur et moi étions devenues de belles jeunes filles aux folles chevelures, aux boucles secouées par les rires. « *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux, qu'est-ce qu'on attend pour faire la fête?* » fredonnait-on partout. Mes études n'étaient guère brillantes au lycée Lamartine. La drôle de guerre commençait, et je ne savais trop quoi en penser.

A l'âge de quinze ans, dans les premiers jours de l'année scolaire, mon train eut un certain matin encore plus de retard que d'habitude. Le cours était largement entamé quand je fis mon entrée. Discrètement, je me dirigeai vers le fond de la classe, mais le professeur m'arrêta net. « Sortez immédiatement ! — Oui, je vais sortir, répondis-je, et jamais plus vous ne me reverrez ici. » Quel soulagement! C'était la fin de ces études inutiles. Du temps avait passé, je n'ignorais plus vers quoi me diriger. Quelques jours plus tard, je réussissais l'examen d'entrée à l'école des Arts appliqués à l'industrie de

la rue Duperré. Tout me passionnait déjà dans ce temple. J'allais enfin m'enthousiasmer pour ce que l'on m'enseignerait. Tournant le dos au conformisme, j'avais choisi de devenir une artiste.

Dans son livre *Où en est l'astrologie?*, Marie-Louise Sondaz écrit que les périodes de perfection du Capricorne ont lieu de quatorze à vingt ans, années pendant lesquelles l'intelligence s'affirme. Puis au-delà de cinquante-six ans où l'œuvre s'accomplit. Pour moi, Capricorne, la période de ma plus grande vivacité intellectuelle et de ma plus grande beauté physique se déroula en effet entre ma quatorzième et ma vingtième année. Ensuite, j'ai souvent eu l'impression de vivre sur un capital dans lequel les années m'obligeaient à puiser... A trente ans, je confiais lors d'un tournage à un partenaire surpris: « A présent, cela me serait égal de mourir. » C'était ma santé qui s'altérait, mes cheveux jadis si magnifiques, devenus gras et fins, étaient une source permanente de souci dans mon métier de comédienne. Aujourd'hui qu'une femme « se penche sur son passé », je constate que ma carrière professionnelle s'est déroulée pendant la longue éclipse comprise entre « mes deux périodes de perfection ». Ma vie de femme aussi, hélas, cela va sans dire.

A quinze ans, me voici confrontée au bien et au mal, à l'école de la vie. Ce fut la débâcle, le repli dans le désordre. J'assistai — ce qui m'affecta plus que tout le reste — au chagrin de mon père, ancien combattant héroïque de 14-18, que je vis pleurer à la nouvelle de l'armistice. Notre petite famille connut le retour peu glorieux, les files d'attente de la soupe populaire avec les clochards, et le choc de la découverte de l'armée allemande défilant en faisant sonner ses bottes sous notre balcon d'Enghien-les-Bains.

J'avais maintenant seize ans. Les trains de banlieue devenaient de plus en plus rares, lents, bondés, hasardeux. La grande aventure consistait à voyager en équilibre sur les marchepieds, suspendue dans le vide, des escarbilles pleins les yeux. Je pédalais quelquefois jusqu'à l'école, espérant

étoffer ainsi mes mollets de coq et mes cuisses de mouche, mais cela s'avérait trop dur pour la sous-alimentée que j'étais, et de toute façon on me vola mon vélo qui ne fut pas remplacé. Les Allemands me semblaient plutôt beaux gosses dans leurs uniformes, mais c'étaient de « sales boches », aussi je ne regardais jamais leurs yeux. Et leurs amis français ne m'inspiraient que du dégoût. Pierre Laval dont le portrait s'étalait dans les journaux me paraissait immonde. Quant au maréchal Pétain, une petite fille chargée de lui remettre une gerbe et qu'il avait serrée contre son cœur m'avait confié que le grand-père était couvert de fond de teint et que ses poils blancs étaient passés au rinçage bleu comme une vieille coquette.

Mais il fallait que je me sente exister, que je m'assume, que je gagne ma vie. Au début de l'Occupation, avec mon amie Souchi, nous essayions de placer chez les couturières des dessins de robes d'enfant. Un jour béni, mon beau-frère — ma sœur s'était mariée — me fournit l'occasion inespérée de me faire la main dans une grande maison de couture, chez Marcel Rochas.

A peine arrivée, tout me sembla miraculeux: l'élégance grise du salon, le mélange vert anglais et bleu de Prusse des doubles rideaux, la déesse qui posait ennuyée devant moi. J'en pouffais de contentement! Tout à coup, un bel homme passa et s'arrêta près de moi. C'était lui, M. Rochas ! « Faites voir », me dit-il en me prenant mon croquis des mains. « Faites voir le reste », demanda-t-il. Il était un rien exotique, romantique, moelleux, gominé comme l'homme à l'Hispano. On m'avait même appris qu'il aimait les femmes ! Il venait de convoler avec la belle Hélène. « Tiens, c'est curieux, qui donc vous a dit que j'allais faire tomber les épaules? » Je le regardai sans comprendre. Cet homme sanglé dans son complet noir, à la beauté dangereuse, considérait avec curiosité la jeune fille à la dégaine zazoue que j'étais: les longs cheveux, les boucles d'oreilles en bagues de poule, les socquettes à pompons et les ongles rongés. « Com-

ment saviez-vous qu'il n'y aurait plus d'épaules rembourrées dans ma collection de printemps ? Vous n'avez dessiné que des raglans, pourquoi ? » Je n'en savais rien. Toutes les élèves de Duperré dessinaient des épaules tombantes au cours de figurines de mode. Cela devait nous paraître plus plastique pour la silhouette. « Voulez-vous venir travailler ici, dessiner pour moi ? On vous paiera, bien sûr. » Bien sûr que je le voulais ! même si j'ai trouvé très dur ensuite de pointer mes heures d'arrivée à l'impitoyable pendule enregistreuse du concierge qui me rappelait trop les horloges des gares.

Le spectacle de la cabine des mannequins me captivait. J'abandonnais l'étroit salon d'essayage où l'on m'avait parquée avec mes croquis, pour y traîner jusqu'à ce que l'on m'en chasse. C'était comme un lieu privilégié où les bergères se transforment en princesses. Leur métamorphose relevait de la féerie : je voyais arriver des jeunes femmes assez ternes, dans de vieux vêtements sans couleur, la figure luisante, les cheveux tirés, un cabas à provisions à la main. Elles avaient des maris, des enfants parfois, et travaillaient pour « faire bouillir la marmite et mettre du beurre dans les épinards ». C'était fascinant de les voir abandonner leur trivialité, pour acquérir la classe qui leur manquait, une étrange dignité. Cela commençait par un long regard froid dans le miroir, une sorte d'évaluation de la mise en œuvre. Après beaucoup de gestes précautionneux, le maquillage terminé, la coiffure en place, elles se dressaient, mythiques. Comme au théâtre, chacune d'elles avait un emploi. La mieux faite présentait les drapés sculpturaux. Elle avançait caressant d'une main d'albâtre un sein idem. Une autre secouait ses mèches rousses au-dessus des tailleurs sport. L'ingénue était engagée pour les petits numéros pimpants et pour la robe de mariée, bouquet final. La vamp surtout était impressionnante. « Elle a couché avec le patron », chuchotaient les envieuses. Provocante, elle avait une façon de marcher droit sur une cliente en laissant traîner derrière elle l'étole de renard blanc, et à bout portant de tourner les talons et ses grands yeux vides.

Parfois même j'avais la fierté d'admirer un de mes modèles sur le mannequin. Comme un toutou respectueux, je suivais M. Rochas dans ses déplacements. A travers la pertinence de ses remarques, je m'imprégnais de raffinement. Sa petite main brune disposait un collier, chiffonnait un foulard, laissait tomber d'une pichenette une fleur de mousseline. Pour m'encourager, il me demanda un jour de dessiner un projet de flacon pour un nouveau parfum (habillée de Chantilly noire, la simple petite bouteille allait connaître un triomphe mondial sous le nom de « Femme »). J'avais planché sur une composition en hauteur, d'allure très stylisée, une cavale de verre amalgamée à sa monture cabrée. A mon sens, l'objet devait adhérer à la main comme une pièce de jeu. Je n'avais rien trouvé de mieux que de baptiser ma création : « Echec » ! J'aidais également à la réception. Un jour, quelle horreur ! un monsieur me glissa la pièce en échange de son parapluie. Ma main l'ayant laissée tomber à terre, une des très hautaines dames à particule, qui travaillent dans ce genre d'établissement, la ramassa. « Merci monsieur », dit-elle d'un ton appuyé en me souriant avec indulgence.

Ma boulimie de lecture était inchangée. J'absorbais pêle-mêle Gide, Cocteau, Mauriac, Claudel... les poètes, jusqu'au gros Cuvelier que ma sœur avait étudié en philo. Je pourchassais les auteurs américains interdits qui dormaient sur les rayonnages supérieurs des librairies de quartier. Lire Hemingway, Dos Passos, Caldwell, Faulkner me donnait l'impression de fronder l'occupant. Je me suis même attaquée à Marx dès que l'URSS a changé son alliance et est entrée en guerre, et me suis précipitée m'inscrire au cours de russe à l'Institut des langues orientales. Le premier jour, arrivée en retard, « Bienvenue, me dit un gracieux professeur, bienvenue à ce premier cours de japonais. » Je m'étais trompée d'amphithéâtre.

A dix-huit ans, à cause des bombardements alliés sur les centres de triage des chemins de fer, imitant Bicot avec son baluchon, j'avais abandonné la famille pour demeurer à

Paris. Me voilà donc indépendante, autonome, et sur le conseil paternel inscrite aux assurances sociales... Nous partagions, Souchi, mon amie juive, et moi, un petit appartement au 13 de la place du Tertre. Il faisait froid. Nous étions dévorées d'engelures, et Dieu que nous avions faim ! Souchi réussissait des potages au goût subtil. Son secret ? Faire mijoter un os, denrée déjà difficile à trouver, entre les patates et les rutabagas. Quand je pense que nous aurions pu assurer notre croissance avec le lait écrémé et les pousses de soja qu'on ne donnait alors qu'au bétail ! Le matin nous allions au pain sur la place, en robe de chambre comme à la campagne. Les regards intéressés des rigolards de Montmartre suivaient nos silhouettes : Gen Paul, Frank Will, Le Vigan, provocateurs, débraillés, orgueilleux, comme des gueux d'opéra. Hélas, Céline et Marcel Aymé, eux, ne se montraient jamais. Quand par chance, nous étions invitées par des « pognoneux », nous les entraînions chez « Ma Cousine » pour y dîner au marché noir. Au milieu des tables, sa bécane garée le long du piano de peur qu'on ne la lui vole, se produisait un innocent à qui nous faisions un triomphe, tant nous adorions son idiotie pleine de finesse. C'était Bourvil, touchant par sa confusion et sa rougeur modeste. « Je suis content, mais n'en remettez pas trop », suggérait-il, et nous d'applaudir encore plus.

Sans doute inspirées par *Les enfants terribles*, nous pratiquions un sport consistant à enlever, quand nous venions dans cet endroit, l'objet le plus visible et le plus encombrant. C'est ainsi qu'aux yeux de tous nous réussîmes à sortir sur le trottoir le vase de glaïeuls posé sur le piano à queue. Un soir le garçon qui nous invitait n'eut pas assez d'argent pour payer l'addition. Que faire ? A ma gauche, deux officiers allemands faisant la bringue avec leurs poules. Le sac en croco de ma voisine se trouvait entre elle et moi sur la banquette. Je l'ouvris et fis l'appoint. Nous étions folles : Souchi ne portait pas l'étoile jaune, et le garçon était un travailleur obligatoire évadé. Et nous étions si naïves que,

sans penser à mal, nous l'avons hébergé, entre nous deux, dans notre lit. J'ignore par quel miracle il réussit à dormir.

Je me sentais jeune, intrépide, et mes actes étaient gratuits comme dans *Les caves du Vatican*. Quelle aventure que de passer en fraude la ligne de démarcation! Ces comportements téméraires étant le résultat de toute une éducation, d'une totale liberté et de la lecture de Gide, ma mère trouvait sa fille « intraitable! », mais mon père était fier, au fond, que je me conduise « comme un gars ». Un jour, Souchi déballa une grande caisse remplie de disques plats de caoutchouc rosâtres. « A ton avis, c'est quoi? » me demanda-t-elle finaude. « Des préservatifs », risquai-je. Quelle affaire! C'était la fortune si nous parvenions à les placer! En fait de préservatifs, il ne s'agissait que de doigtiers qui firent de nous la risée de ceux auxquels nous les proposâmes.

La sexualité — un mot jamais employé par les jeunes — était certes chose bien tentante, mais préoccupante aussi à cause du « polichinelle dans le tiroir », comme disaient en ricanant grossièrement les garçons... Mon érudition en la matière était solide grâce à mon bagage littéraire, mais les travaux pratiques me manquaient. Dix-huit ans, cela pouvait sembler un cap. Je sentais que j'avais comme un rendez-vous avec l'amour, dont la date me serait désignée d'une façon imminente. L'élu fit battre mon cœur en France libre pendant des vacances. Il avait tout pour me plaire: rouquin, juif, apatride, communiste et résistant. Je refusai de balader dans Paris des kilos de plastic dans ma boîte de couleurs, mais j'acceptai l'initiation aux mystères. Cela eut lieu à l'hôtel des Etrangers au Quartier latin, après un cognac avalé au Dupont juste en face, pour me donner du courage. L'expérience se révéla douloureuse et moins satisfaisante qu'on aurait pu s'y attendre!

Quelque temps après un autre événement de première importance modifia ma sensibilité: je découvris la peinture et les peintres. L'école de la rue Duperré m'apparut tout à coup comme une maternelle. On ne faisait là que préparer à

l'artisanat par l'apprentissage de ces disciplines industrielles que sont le dessin de mode, la reliure, la mosaïque. Ces activités sécurisantes mais trop reliées à la matière engagent peu la qualité profonde de l'artiste, me semblait-il. Peindre ? Sûrement, un jour, quand j'aurais le temps, quand les soucis matériels seraient moins absorbants. C'était un autre rendez-vous avec moi-même reporté à une date ultérieure. Pour l'heure, ce fut une révélation de découvrir qu'il existait à Paris de longues boutiques appelées galeries, où l'on trouvait accrochées aux murs des toiles belles comme autant de fenêtres ouvertes. L'émotion vous coupait les jambes, et des divans étaient prévus pour qu'on s'y laissât choir. Les peintres, ces demi-dieux, avaient pour noms : Goerg, Rouault, Matisse, Picabia, Picasso, Kisling, Laurencin, Marquet... Je me mis à économiser, et avec de temps en temps un coup heureux dans le dessin publicitaire, je commençai à pouvoir collectionner. J'ai même déniché un Carzou au magasin du « Printemps », en 1944. On dit qu'il existe aussi peu de grands amateurs que de grands peintres, mais j'ai vu des petits employés, des ouvriers même, revenir dix fois, marchander, obtenir de payer à tempérament et se trouver plus tard à la tête de collections fantastiques. Jean Parédès racontait que son père, acheteur éclairé, lui avait légué une collection de paysages impressionnistes : « Oui, des verdures, jolis coins pour pisser ! » ricana un jaloux.

En attendant, je dessinais toujours chez Rochas. Depuis qu'il avait créé un département cinéma, les comédiennes venaient nombreuses pour voir passer la collection. Je les observais du haut de l'escalier. Ces créatures étaient pour moi des sujets d'étude. Qu'y avait-il dans leurs manières, dans leur style, leur ton, qui les différenciait des autres clientes ? Je les croyais détentrices d'un secret qu'il me fallait découvrir. Les studios de cinéma travaillant de minuit à huit heures du matin à cause des coupures de courant, je fus amenée à y passer quelques nuits pour surveiller les essayages de Madeleine Sologne. L'ambiance était nouvelle pour moi :